

Et dans la presse écrite ?

Ce dossier diversité fait la part belle à la façon dont la télévision, et plus particulièrement de la chaîne publique, reflète – ou pas – la diversité de la société belge, et du monde. Et pour cause : l'impact de l'image est plus fort encore que celui des mots. Mais la presse écrite joue évidemment, elle aussi, un rôle essentiel dans la construction et la déconstruction des stéréotypes. Coup de projecteur sur les efforts réalisés, au *Soir*, à *La Libre*, au *Vif*, ainsi qu'à *Médor* et *Wilfried*, pour élargir l'horizon.

Isabelle Philippon (CSCE)

LE SOIR

« Il n'y a, à ma connaissance, pas de réflexion sur la composition de la rédaction de la part de la rédaction en chef. Laquelle est, il faut bien le dire, fort peu diversifiée, même si quelques jeunes femmes récemment engagées sont venues y mettre un peu d'air frais, reconnaît Béatrice Delvaux, éditorialiste en chef. La rédaction est complètement "blanche" : aucun journaliste d'origine maghrébine ou africaine.

Mais, « au sein de la rédaction, certains – et surtout certaines – estiment qu'il faut en faire davantage en matière d'égalité hommes-femmes et de diversité, se félicite la journaliste Julie

naliste qui, pour parler des femmes, a utilisé les termes "sexe faible" : les jeunes femmes de la rédaction, telles Elodie Blogie et Lorraine Kyhl, se sont indignées. Le journaliste "incriminé" était tout remué : il n'avait pas pensé "à mal"... Ces jeunes journalistes ont contribué à faire prendre conscience à l'ensemble de la rédaction que certaines habitudes étaient ancrées, teintées de sexisme latent, "ordinaire" et, la plupart du temps, inconscient. Suite à leur mobilisation, l'AJPS a interpellé la rédaction en chef sur la nécessité de créer des groupes de travail qui se pencheraient sur l'égalité hommes-femmes : au menu de la réflexion, notamment, le climat dans la rédaction, le comportement des uns et des autres, et aussi le contenu, les mots utilisés pour parler

représentation de la diversité dans nos pages : elles opèrent un screening des pages, et vérifient l'équilibre des illu en termes de diversité. Les journalistes aussi font davantage attention – pas tous, mais en tout cas quelques-un.e.s, et cela imprime un mouvement : au lieu d'appeler le sociologue ou le politologue mâle, blanc et âgé de 50 ans, on va chercher des femmes, ou des experts issus de la diversité.



« Il n'y a pas, au sein de la rédaction, de directives précises sur la question de la diversité, mais bien une sensibilité sur ce sujet, explique Francis Van De Woestyne, éditorialiste en chef. Annick Hovine, notamment, est très attentive à toutes les formes d'exclusion et à la réalité des personnes âgées, des femmes, des personnes défavorisées, à l'égalité hommes-femmes, etc.

« Il n'y a, à ma connaissance, pas de réflexion sur la composition de la rédaction de la part de la rédaction en chef »

Huon, présidente de l'Association des Journalistes Professionnels du Soir (AJPS). Ce mouvement n'émane pas de la direction. Cela ne veut pas dire que cette problématique n'intéresse pas la rédaction en chef, mais disons que celle-ci estime qu'il s'agit-là d'une "question de bon sens", il qu'il n'y a pas lieu de la couler dans le marbre. Le mouvement au sein de la rédaction est parti - c'était peu après l'éclatement de l'affaire Weinstein - d'une expression malheureuse dans l'article d'un jour-

des genres, les illustrations, etc. On a réalisé que parfois, sur vingt pages, il n'y avait pas la photo d'une seule femme, ou que les femmes n'apparaissaient que pour illustrer un article consacré aux "victimes" ou, au contraire, pour "valoriser" visuellement un sujet par leur jeunesse, la grâce de leurs longues jambes ou la (petite) taille de leur jupe. On a réalisé aussi qu'il y avait très peu de personnes de couleur ou d'origine ethnique différente. Maintenant, les graphistes sont sensibilisés à la

Nous avons, dans notre ADN, le souci permanent de ne pas nous contenter d'offrir à nos lecteurs – qui, si l'on caricature un peu, sont des hommes blancs quinquagénaires, cadres, vivant à Rhode-Saint-Genèse ou à Uccle – exclusivement des sujets et des témoignages qui leur ressemblent. Nous nous intéressons à l'ensemble de la population, et nous présentons une palette diversifiée de personnalités, notamment dans notre rubrique « Etats d'âme », dans nos portraits de la « Série d'été », etc. Nous n'avons pas de charte de la diversité, ni de contraintes en termes de quotas, mais

La rentrée scolaire vue par Le Soir (15 août 2020) : un blondinet et une petite brune, encadrés par des institutrices bien blanches.

ce souci transparait au jour le jour dans nos pages.

Il arrive qu'au fil de la journée, lorsque nous évaluons la Une, nous nous rendions compte qu'il n'y est question que d'hommes, ou que de Blancs. Dans ce cas, on la remet sur le métier, car on ne veut pas de Unes monolithiques.

Cela dit, je suis bien conscient du fait que nous reflétons souvent une réalité tronquée, qui correspond à la réalité des journalistes : les salles de rédaction sont très peu diversifiées. Celle de La Libre compte 60% d'hommes pour 40% de femmes, et celles-ci sont largement absentes des fonctions à responsabilités. Et ce n'est pas une volonté de notre part : on ne cherche pas à recruter de jeunes hommes blancs qui deviendront, quelques années plus tard, la caricature de notre lectorat et du journaliste "type".

Au niveau organisationnel aussi, la réalité est un peu caricaturale : l'organigramme d'IPM (NDLR : le groupe propriétaire, notamment, de La Libre et de La Dernière Heure) est exclusivement blanc et masculin. A l'ouverture de la dernière campagne électorale, le groupe avait invité "ceux qui comptent" dans le monde politique. Jean-Marc Nollet, le co-président d'Ecolo, faisait partie des invités ; face à ses hôtes (mais discrètement), il a laissé échapper un "Mince ! Quel mur d'hommes blancs !"... »



« Le Vif/L'Express est le seul média francophone d'informations générales à avoir une femme à la tête de sa rédaction, se félicite Anne-Sophie Bailly, rédactrice en chef : c'est un signe positif très important. La rédaction compte, par ailleurs, davantage de femmes que d'hommes. C'est le cas aussi pour le site Internet. Pour ce qui est de l'égalité hommes-femmes, donc, nous sommes »

La Une de La Libre (18 août 2020) : à côté de la photo de la reine d'Angleterre, une victime... issue de la diversité.

ENSEIGNEMENT

La rentrée s'apprête à en voir de toutes les couleurs

Dans deux semaines, la rentrée scolaire va débiter dans le primaire et le secondaire. Mais dans un contexte de recrudescence du coronavirus, à quel code couleur s'attendre ?

AMÉLIE ALLEGRET (STJ)

Ce vendredi, la ministre de l'Éducation Caroline Désir rencontre les acteurs de l'école (parents, enseignants, syndicats, syndicats enseignants...) pour évoquer l'organisation de la rentrée. Elle entend se concerter ensuite avec ses homologues flamand et germanophone.

Que faut-il attendre de ces rencontres ? En juin dernier, une circulaire listait les différents scénarios envisagés pour la rentrée. A moins de trois semaines du jour J, elle est toujours d'actualité. Quatre scénarios : le code vert (situation normale d'un point de vue sanitaire), le code jaune (risque faible, propagation du virus), le code orange (situation risquée, il faut renforcer les mesures sanitaires) et le code rouge (la propagation du virus est rapide, il faut limiter les contacts au maximum).

À l'heure actuelle, le scénario jaune serait le plus probable. Pour Joseph Thonon (CGSP enseignement), on se pose la question : qui va définir le code couleur à appliquer ? « Pour l'instant, on n'en sait rien. En tout cas, pour moi, ce n'est pas à la ministre de l'Éducation de le choisir. Cela doit se passer au niveau du Conseil national de sécurité. C'est plus logique que cela dépende de l'état sanitaire du pays et pas de l'enseignement. »

Le mercredi à la maison

Dans le primaire et la maternelle, les différents codes couleur ne changent pas grand-chose en termes de présence. Quel que soit le scénario adopté, les enfants devront tous aller à l'école cinq jours sur cinq. Même dans le cas du scénario rouge, c'est ça qui m'inquiète, d'ailleurs », pointe Joseph Thonon. En revanche, en secondaire, la présence à l'école sera organisée en fonction des codes couleur. Il s'agit de cinq jours par semaine en classe pour le code vert et de quatre pour le code jaune. Si c'est orange et rouge, ce sera l'alternance. Mais si la situation sanitaire évolue subitement, les choses risquent de se compliquer... Le cabinet de Caroline Désir tempère : « Les enfants sont non transmissibles. »

Quel que soit le scénario adopté, les enfants de maternelle

BRABANT WALLON - SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 AOÛT 2020 - www.lalibre.be

“Même après 68 ans de règne, Elizabeth II reste insaisissable”
Interview de Marc Roche (journaliste) pp. 20-21

“J’ai été stérilisée en Chine à mon insu. Je l’ai appris en Belgique”
Les témoignages de femmes ouïghoures pp. 18-19

La Libre BELGIQUE

Marc De Mesmaeker (police) : “Les réformes, ça suffit”
Interview pp. 4-5

Retour du mythique groupe Deep Purple
Rencontre pp. 46-47

-3% sur vos achats
colruyt

Négociations fédérales : les libéraux remontent à bord
Dossier pp. 6-7

Soldes au bon repos
-15% sur les produits alimentaires
Du 01/09 au 30/09 inclus
Ouvert les dimanches 23 et 29 août de 10 à 18 heures

Quotidien européen - Belgique 2,90 € - France 3,30 € - Luxembourg 3,30 € - Tél. : 02/766.44.44

137 ans - n° 229-222



Un défi majeur de l'après-Covid : soutenir la force créatrice et l'engagement des jeunes dans la reconstruction.

La génération de toutes les incertitudes

Après avoir suscité des symptômes de dépression ou d'anxiété, l'expérience de la pandémie va laisser des traces à plus long terme chez les jeunes. Les deux urgences :

révélaient que 16 % des 18-24 ans ne respectaient pas les mesures sanitaires, un pourcentage supérieur à n'importe quelle autre tranche d'âge. Le relief d'une désobéissance d'ordre générationnel ? Ce n'est pas le constat que dresse Fabienne Glowack. « Ce qui ressort de notre étude, c'est au contraire un respect massif des mesures énoncées, indigne-ment elle. De manière même étonnante, la plupart des jeunes les ont appliquées avec une forme de soumission passive et anxiieuse, alors qu'ils sont les plus prédisposés à avoir des conduites à risque. Beaucoup ont d'ailleurs été très marqués par les écarts de conduites et les transgressions, en manifestant une désapprobation sociale forte, au point de réclamer des sanctions plus sévères. »

Perte de sens

Après le confinement, on oublie tout et on revit comme avant ? L'enquête menée par la directrice de l'unité de recherche Asch (Adaptation, résilience et changement) à l'Université annonce que c'est loin d'être aussi simple, en particulier pour les jeunes. De tous les groupes d'âge sondés, les 18-30 ans (dont une moitié d'étudiants, la moyenne d'âge étant de 21 ans) sont ceux qui ont le plus souffert des symptômes d'anxiété et de dépression. « Les étudiants ont particulièrement été confrontés à un niveau très élevé d'incertitude, tant le contexte a engendré des changements brutaux au niveau de l'enseignement, de la vie sociale, des loisirs, de la culture », pointe la psychologue clinicienne. Autant de sphères desquelles ils ont été coupés et dont la privation a pu enclencher un processus de démotivation, de perte de sens et de repères, menant pour certains à un épuisement de leur engagement scolaires. Les plus résilients sont ceux qui se trouvaient dans des conditions de confinement plus favorables, qui ont pu pratiquer régulièrement une activité physique et mener des activités variées, autres que scolaires.

La notion de marque est, elle aussi, revenue très fréquemment. « Le manque de contacts, d'échanges émotionnels, d'informations, de rencontres... Jamais ces jeunes n'avaient vécu autant de privations, posturaux à Fabienne Glowack. Ce qui les anime inévitablement, dans le contexte post-confinement, à remodeler un mode de fonctionnement restaurant leurs habitudes de vie. » Dès qu'il était question de se ré-

de charger. La première est d'ordre jeunesse : projeter de continuer à maintenir le maintien de la chaîne d'activités de référence à un repère social, contrairement à ce que l'on laisse penser, commente l'actrice l'engagement social. « les entretiens et données d'engagement à susciter une forme de débat ne permettant plus de restituer l'impact. Ce contexte a fortement impacté leur vie et au sein de la société pendant la crise, ils ont été plutôt donc de soutenir leur force créatrice et la reconstruction de l'après. »

Résilience collective

Afin d'entraîner le repli sur soi, une logique préconisée que des actions ont encouragé les jeunes à maintenir des liens ou négatives, et d'autre part sociaux et l'engagement social a été délaissée pour les jeunes, comme à ce que l'on pourrait penser, le lien social à distance via les réseaux de marque. Il s'est même parfois que sécurisant. « Circuler, vous n'êtes pas à ce type de discours qui rappelle que, ces dernières années, collectivement, confrontés à une menace et l'incertitude sont apparus. Attention, crise écon-

« Contrairement aux générations précédentes, les événements qui marquent de la société, leur place dans celle-ci est d'ailleurs ce qu'on espère d'horizons divers, dans une carrière dans La Libre. » Nous sommes nous 20 ans, 25 ans, 30 ans et

Un dossier du Vif/L'Express consacré aux 15-25 ans (2 juillet 2020) : une jeunesse très « de chez nous ».

⇒ à la pointe. Les choses sont plus difficiles, en revanche, pour ce qui est de la diversité d'origines : sur ce terrain, nous pouvons mieux faire car, si on veut refléter la société telle qu'elle est, la rédaction doit, elle aussi, en être le reflet. Alors, soyons clairs : le contexte économique n'est évidemment pas propice aux recrutements. Mais une petite marge de manœuvre existe cependant, notamment dans le recrutement des chroniqueurs extérieurs : nous allons prochainement créer une chronique humoristique, et j'entends bien qu'elle soit tenue par une personne issue de la diversité. »

« Ne nous voilons pas la face : même nous avons l'occasion d'engager de nouveaux journalistes, il n'est pas si simple d'attirer des profils de personnes issues de la diversité, tempère Olivier Mouton, le rédacteur en chef adjoint. Les journalistes issus de la diversité sont rares ; il y a là un écueil naturel avec lequel nous devons composer.

critiqués pour des dossiers dans lesquels nous faisons intervenir proportionnellement davantage d'hommes que de femmes, et davantage de « Belgo-belges » que de personnes d'origine étrangère. Nous l'assumons. Ces intervenants sont plus difficiles à trouver alors, quand on est pris par l'urgence, on ne « chipote » pas. Les femmes, par exemple, sont souvent moins enclines que les hommes à s'exprimer sur un sujet de manière rapide, et tranchée : cela en fait de moins bons « clients » pour la presse. »

Il n'empêche : « Nous sommes parfaitement conscients que les contenus illustrés par des intervenants « blonds » et « belgo-belges », c'est complètement dépassé, conclut Bailly. Honnêtement, je pense que nous faisons mieux que cela. »



Le nouveau logo de « Lauréat.e de la Bourse Diversité » de Médor : il permet d'identifier les articles soutenus, aux signatures jeunes, féminines, de diverses origines et... talentueuses.

Pour ce qui est du contenu, poursuit Mouton, « nous sommes parfois



Une chose est sûre : c'est dans l'« autre presse », la presse coopérative – Médor et Wilfried en sont les deux plus belles incarnations -, où l'on pratique l'enquête au long cours et où l'on prend le temps de traiter minutieusement des sujets de fond, que la conscience de l'importance de la diversité est la plus aigüe.

« La diversité, chez Médor, n'est pas qu'un concept, s'enthousiasme Philippe Engels, un des cinq pilotes du trimestriel (chaque numéro est

Seule l'« autre » presse fait de la diversité dans ses pages autre chose qu'un concept

dirigé, en tournante, par un binôme, mixte). Nous sommes dans le concret des choses : accueillir d'«autres» plumes dans chaque numéro de Médor et modifier nos pratiques au quotidien. Accueillir des plumes « diverses » ? « Il s'agit d'avoir, dans nos pages, des signatures de femmes non-blanches, pas forcément universitaires et n'ayant pas obligatoirement quarante ans (rires). Une des lauréates n'est d'ailleurs pas journaliste. Nous avons un outil et une aide, pour ça : une bourse "diversité/boule à facettes" (NDLR : le concept de « boule à facettes renvoie aux – nouvelles – étoiles journalistiques qui peuvent émerger de cette démarche active de prospection) 100% Médor, réservée aux personnes qui ne se reconnaissent pas dans la triade "homme, blanc, universitaire", et un plan de formation interne soutenu et suivi par Actiris, déclare Philippe Engels.

Les articles de jeunes plumes talentueuses rencontrées suite à notre "bourse diversité" - telles Malau-

rie Chokoualé, Muna Traub, Soulira Kerri et Diana Mandia - ont été publiés dans les numéros 19 (juin 2020) et 20 (septembre 2020).

« Je m'appelle Soulira Kerri. Je suis née d'un père algérien et d'une mère franco-italienne, ce qui, selon les idées politiques de ma grand-mère maternelle, n'aurait jamais dû se faire ! Pourtant je suis là. J'ai été longtemps spectatrice muette de mon environnement sans jamais imaginer que je pouvais entreprendre. En répondant à votre appel, je souhaite apporter la différence à vos habitudes et contribuer à un journalisme franc, sincère et objectif. » (Extrait de l'édito du numéro 20)



« J'évite de réduire les personnes à leur identité de genre ou d'origine, avertit François Brabant, le rédacteur en chef de Wilfried. Je ne raffole pas non plus des quotas. Mais il faut bien constater ceci : si on laisse faire les choses, la pente naturelle nous ramène à des Unes "blanches" et masculines. Pour éviter cela, il faut faire preuve de vigilance. » D'autant plus que, vu son nom – Wilfried : tout un programme... – le trimestriel

« Si on laisse faire les choses, la pente naturelle nous ramène à des Unes blanches et masculines »



La Une du dernier Wilfried (n°12, juin 2020) : Youna Marette, défenseuse du climat, femme, jeune, bruxelloise « racisée ».

doit mettre les bouchées doubles pour convaincre ses lecteurs qu'« il s'adresse tout autant aux Wilfried qu'aux Marcel, aux Sophie qu'aux Fatima ». Outre les Unes, il y a bien sûr l'intérieur, et ses (longues) interviews : « En théorie, cela ne me gêne pas qu'il n'y ait que des interviews d'hommes dans un même numéro, s'il y a autant d'interviews de femmes dans le numéro suivant : c'est l'équilibre général au long cours qui compte, poursuit François Brabant. Sauf que... un numéro avec seulement des interviews de femmes, cela n'arrive pas ! Il faut donc s'imposer un objectif, autant en termes de genre que de diversité d'origine. »

Pour ce qui est des collaborateurs du magazine, l'optique est la même : « Nous avons des collaborateurs jeunes, voire très jeunes, chez qui nous décelons un grand potentiel, et aussi des journalistes pensionnés. Des patronymes d'origine étrangère, des Italiens de la 3^e génération et des plus "racisés" – tel Calvin Soiresse Njall, enseignant et militant décolonial d'origine guinéenne à qui nous allions confier une chronique régulière -, et autant de femmes que d'hommes. Et ce pour une bonne raison : c'est la diversité des sensibilités, des identités, des points de vue qui fait la qualité de notre revue. Une presse formatée, sculptée par des signatures formatées, cela n'a aucun intérêt. » □